CineFiles
University of California
Berkeley Art Museum & Pacific Film Archive

Document Citation

Title	**'Nosferatu, fantôme de la nuit' de Werner Herzog**
Author(s)	Michel Pérez
Source	*Matin, Le, de Paris*
Date	1979 Jan 17
Type	review
Language	French
Pagination	
No. of Pages	1
Subjects	
Film Subjects	Nosferatu: phantom der nacht (Nosferatu the vampyre), Herzog, Werner, 1979

WARNING: This material may be protected by copyright law (Title 17 U.S. Code)

LA CRITIQUE *de Michel Pérez*

Le Matin de Paris
17 janvier 1979
Le Matin de Paris

«Nosferatu, fantôme de la nuit» de Werner Herzog

Tourisme au pays des ombres

Nosferatu, Phantom der Nacht. Film allemand, avec **Klaus Kinski, Isabelle Adjani, Bruno Ganz, Jacques Dufilho, Roland Topor. Durée : 1 h 45.**

IL n'y a rien de répréhensible à vouloir refaire certains classiques du cinéma. Fritz Lang a refait deux films de Renoir et ces « remake » comptent parmi ses œuvres les plus fortes. Juste retour des choses, Losey a fait un *Maudit* qui est tout aussi digne d'intérêt que le film de Fritz Lang. Que Werner Herzog, cinéaste inspiré de *Gaspard Hauser* et de *Cœur de verre,* décide de reprendre le *Nosferatu* de Friedrich Wilhelm Murnau et d'en donner sa traduction personnelle ne peut à priori faire crier à l'outrecuidance. Le propre des chefs-d'œuvre est d'être « touchables », taillables et corvéables à merci tout en demeurant purs, intacts. Ni Shakespeare ni nos classiques n'ont jamais souffert des avatars qu'ils ont connus au cours des siècles.

Le projet d'Herzog pouvait tout au plus donner l'envie de crier casse-cou. Pour d'impérieuses raisons techniques. La première étant que le film de Murnau, qui date de 1922, est muet, la seconde qu'il est en noir et blanc. Deux détails d'une importance capitale. *Nosferatu, une symphonie de l'horreur* est le drame d'une pestilence qui s'installe progressivement et irrésistiblement, d'une lèpre qui contamine, sous nos yeux, toutes les apparences rassurantes de ce que nous tenons pour réel. C'est l'envahissement de l'ombre, la perversion sans retour de toute normalité, la lutte victorieuse des forces du mal et des ténèbres contre la clarté vacillante des valeurs humanistes. Ce drame, ce ne sont pas les péripéties empruntées au roman de Bram Stoker *(Dracula)* ni le maquillage à la fois hideux et fascinant du mystérieux acteur Max Schreck qui nous le rendent sensible, c'est la composition des plans de Murnau, leur lente destruction consommée par un corps étranger qui pénètre le champ pour en susciter l'harmonie, l'organisation de l'ombre et de la lumière. *Nosferatu, l'Aurore, Tabou* comptent parmi les plus grands films de l'histoire du cinéma parce qu'ils sont les plus purs de toute scorie anecdotique. L'histoire qu'ils nous content est celle d'une inéluctable décomposition, de l'irrémédiable condamnation qui pèse sur l'apparence sensible. Et elle ne se conçoit qu'en termes de cinématographie noire et blanche, silencieuse, liturgique.

Il est clair qu'il fallait oublier toute référence au film de Murnau si l'on voulait refaire *Nosferatu* sonore, parlant et en couleurs. Il fallait inventer à tout prix, fût-ce dans la folie, inventer, au moins, comme dans *Cœur de verre.* Ce que Werner Herzog n'a pas fait. Il est faux d'affirmer que son film est scrupuleusement calqué sur son modèle. De dire que *Nosferatu, fantôme de la nuit* reprend plan par plan *Nosferatu, une symphonie de l'horreur.* Tout au plus peut-on y relever quelques citations pieuses : le vampire sur son voilier, en contre-plongée, la scène de sa défaite au chant du coq, le maquillage de Klaus Kinski et les entrepôts de sel de Lübeck où Murnau lui-même a tourné. Mais l'entreprise entière témoigne de la volonté farouche de renouer avec la tradition du cinéma dit « expressionniste » et de s'approprier les sortilèges de l'art muet. De reprendre et de porter haut le flambeau d'une culture que le nazisme croyait avoir éteint à jamais. Herzog appartient à cette génération d'enfants nés de la nuit qui cherchent désespérément à retrouver d'anciennes clartés qu'ils n'ont jamais connues. D'où sa piété maladroite, son attitude faite à la fois de modestie et de timidité face aux chefs-d'œuvre d'avant la chute et d'arrogance face à une mythologie populaire dont il nie qu'elle puisse avoir nourri d'autres œuvres que celles de la culture germanique.

Si son *Nosferatu* est si fade, si peu troublant, si « touristique », ce n'est pas seulement qu'il souffre d'être comparé au film de Murnau. C'est que ses fantômes vont à la rencontre d'un public beaucoup plus sensibilisé qu'il ne le pense à l'énorme production cinématographique née du roman de Bram Stoker, fleuve évidemment pollué, qui charrie le meilleur et le pire mais qui a dispensé depuis longtemps tout ce que Herzog croit apporter de neuf à une légende séculaire qui, pour être transsylvanienne, n'en est pas moins définitivement naturalisée anglo-saxonne. Les innombrables *Dracula* d'Hollywood et de la britannique Hammer Films nous ont familiarisés, au milieu de leurs naïvetés, avec ce monstre frileux, érotisé, si tragiquement humain, avec la troublante euphorie libératrice qu'il apporte, avec l'exquise brûlure de sa morsure, avec son enivrante odeur de mort. Ce nouveau *Nosferatu* n'est qu'une randonnée touristique. De luxe, sans doute, mais rien de plus.

M. P.

Hautefeuille (v.o.), Pagode (v.o.), Gaumont-Champs-Élysées (v.o.), Studio Cujas (v.o.), Les 5 Parnassiens (v.o.), Mayfair (v.o.), Quartier-Latin (v.o.), 14-Juillet-Bastille (v.o.), Impérial, Gaumont-Convention, Nation, Montparnasse.

WARNING: This material may be protected by copyright law (Title 17 U.S. Code)